

teffe! (Haut) Chai foudrais apsolument  
maior, chai une faim du tiable!

— Nos heures s'écouleront toutes en  
de nobles plaisirs, la musique, la danse,  
le dessin surtout, la chasse parfois. Tou-  
jours ensemble, n'est-ce pas, monsieur  
le duc? Chantant ensemble, dansant en-  
semble, dessinant ensemble, chassant  
ensemble . . .

— Et manchant ensemble! Che n'y  
diens plus: Si le tiner n'arrivé pas, che  
déforerai un morceuu de mon habit!  
Chai ène faim! . . .

— Aimez-vous les oiseaux rares?  
Nous aurons une volière, monsieur le  
duc, et puis nous dessinerons nos oiseaux  
sur nature, nous les colorierons, et morts  
nous les empaillerons.

— Nous les mancherons!

— Ces pauvres oiseaux!

— Oiseaux ou rhinocéros, dont est  
pon! Chai ène faim du fichre du tiable!

UN VALET, entrant.—Leurs Altesses  
sont servies.

LE FUTUR, poussant un énorme soupir.  
Oufuffe Bingor cinq minutes, et ch'allais  
mancher mes talons de pottes!

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1. 1837.

Ah! Milord Gosford, vous vous mê-  
lez de faire des Proclamations et pour  
les coucher sur le papier vous avez ré-  
couru à votre Secrétaire Civil dont la  
cervelle n'est guère plus claire que la  
votre! Vous n'avez donc point de mé-  
moire ou bien vous êtes d'une opiniâ-  
reté sans égal; il me semble que puisque  
vous avez lu le *Fantasque* depuis son  
commencement vous eussiez dû vous rap-  
peler l'annonce par laquelle j'offrais mes  
services comme écrivain public; si vous  
avez quelque gout, la moindre étincelle  
de jugement vous vous seriez immédiate-  
ment aperçu que mon style se ploie à  
toutes les exigences; et surtout que  
dans tous les cas il est admirablement in-  
telligible, qualité dont sont dépourvues  
toutes vos œuvres en ce genre, ou plutôt  
celles de votre complaisant Secrétaire Ci-  
vil. Si par exemple vous eussiez désiré  
vous faire comprendre du peuple que l'on  
dit que vous gouvernez, vous seriez ve-  
nu à moi, vous m'eussiez dit, Monsieur  
l'Artiste il me faut une proclamation  
courte et bonne, de votre style à deux  
shelins, et vite je vous aurais prêt de res-  
ter un instant à la porte (car je ne puis  
écrire en présence des importuns) et au  
lieu de vous attendre, au lieu de répé-  
ter la longue histoire assoupissante et jé-  
suitarque contenue dans votre premier dis-  
cours d'ouverture, vous auriez eu quel-  
que chose en ce genre . . . Oh! j'allais

oublier de vous dire que j'aurais même  
pu vous imprimer ma proclamation et en  
vous en allant vous eussiez pu en afficher  
quelques unes, ce qui aurait naturelle-  
ment fait penser que vous en étiez l'au-  
teur, ce qui n'a pas lieu par rapport à  
celle que vous avez publiée dans votre  
Gazette; au lieu, dis-je, de votre héro-  
gyphique proclamation, vous eussiez eu  
quelque chose à peu près dans ce genre:

Mes enfans,

Je suis fâché de voir qu'il  
y en a parmi vous qui sont assez fous  
pour vouloir me renvoyer moi et tout ce  
qui appartient aux Anglais. Nous som-  
mes ici et nous tâcherons d'y rester.  
Comme il faut se battre quand on ne  
s'accorde pas, que ceux qui veulent la  
guerre se mettent d'un côté et que ceux  
qui ne la veulent pas se mettent de l'autre  
afin que je n'aie point le chagrin de voir  
que j'aurai tué ceux qui m'aiment, moi  
ou mon gouvernement. Je vous assure,  
mes enfans, que vous ne gagnerez pas  
grand chose en m'envoyant, car avant  
de partir je ferai autant de mal que pos-  
sible et vous savez que j'en puis faire  
beaucoup si vous comptez que chaque  
balle peut tuer un homme et que chaque  
boulet peut renverser une maison. Dé-  
pêchez-vous à vous décider, mes enfans,  
car voilà long-tems que l'on parle pour  
rien dire. Le commerce est arrêté,  
l'argent est rare, c'est un peu de votre  
faute, c'est un peu de la mienne, il y a  
des torts des deux côtés, mais il est tems  
de s'arranger, car je commence et vous  
aussi devez commencer à vous ennuyer  
d'un semblable état de choses. Décha-  
rez donc s'il est vrai ou non que vous vou-  
lez renverser le gouvernement, afin que  
nous puissions distinguer nos amis de nos  
ennemis. Je ne vous dirai point que vos  
Chefs sont des intrigans ou des fous, vous  
avez assez de bon sens pour juger par  
vous-même. Aucun d'eux ne s'est trou-  
vé au moment du danger, peut-être en  
aurez-vous de meilleurs, c'est ce qui nous  
reste à savoir. Quant à moi, je vous le  
répète, je vous regarde comme mes en-  
fans, je prendrai soin de ceux qui me res-  
pecteront mais je flagellerai ceux qui fe-  
ront les mutins.

J'ai l'honneur d'être.

Mes cher enfans, votre,

Ami ou votre ennemi.

LORD GOSFORD.

Voilà ce que j'aurais dit et l'on aurait  
su à quoi s'en tenir, mais au lieu de cela  
savez-vous ce qu'on a fait de votre pro-  
clamation? Eh bien, des hommes l'ont  
prise, l'on lue à tout le peuple et, com-  
me personne n'a pu comprendre les mots  
et le style barbares avec lesquelles elle  
se trouve construite, ils ont dit à l'un.—  
Tiens vois-lu, v'la le Gouverneur qu'

peur. Il veut nous emmieller, oh! j'ai  
vins bien que nos gens d'en haut se con-  
draient bien; mais j'te dirai, mais e  
entre nous, qu'il y a des nouvelles ici et  
que le gouvernement ne nous dit pas tout;  
les patriotes ont gagné, ils ont tué pres-  
que tous les soldats, c'est pour ça qu'ils  
en envoient chercher à Halifax, à To-  
ronto, à Québec, mais c'est égal, si l'on  
ploie on est perdu il faut aller au secours  
de nos frères.—A d'autres il disent, vo-  
yez-vous ce que c'est; pire que le gou-  
vernement a gagné un peu, il voudrait  
nous écraser, mais il faut montrer qu'on  
n'a pas peur, car sans cela ils vont nous  
brûler nos faubourgs et nous chasser dans  
les bois.

Voilà, Milord, ce qu'on a fait de votre  
folle proclamation! les uns pensent  
qu'elle est toute hostile, les autres qu'elle  
est une supplication; elle n'a fait que du  
mal. Les femmes sont effrayées et com-  
muniquent leur crainte à leurs maris,  
frères; les uns s'arment, les autres fuient.  
Tous vos préparatifs militaires confir-  
ment les bruits publics, en sorte que vous  
avez créé dans Québec une agitation  
qui se serait éteinte depuis long-tems  
sans cela. Voulez-vous en avoir une  
idée? allez vous promener dans St.  
Roch, si vous en avez le courage, et vous  
verrez l'air menaçant des uns et les  
pleurs des autres, et vous ferez cesser  
peut-être ce tumulte qui n'amuse que  
Mr. Symes et les officiers des corps vo-  
lontaires qui sont si complaisans, parce-  
qu'ils pensent bien en être quittes pour  
de bons diners et l'exposition publique  
d'un uniforme militaire sur des figures  
mercantiles.

—La ville de Québec me prie d'an-  
noncer aux autorités militaires en gé-  
néral qu'elle est prête à fournir aux armées  
autant de lieutenans généraux, généraux  
colonels, majors, officiers volontaires dont  
elles pourront avoir besoin vu que le voi-  
sinage des fortifications et la longue habi-  
tude d'envisager sans crainte les canons,  
les bombes, les boulets, les obusiers etc.  
donne un esprit, un tact, une science mi-  
litaires dont on ne peut se rendre compte;  
la stratégie est un art intuitif pour lequel  
les habitans de la capitale ont un penchant  
merveilleux, en sorte que leurs services  
ne sont point à dédaigner, surtout si l'on  
promet force galons, force plumets, force  
ceintures pour les ficeler et les faire mar-  
cher droit.

DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU. Autre-  
fois je me figurais, fou que j'étais, que la  
profession du barreau offrait mille diffi-  
cultés qu'il me serait impossible de sur-  
monter jamais.—S'adresser en publi-  
cité me disais-je à des juges décorés d'her-  
mine de soie, et dont la tête, réceptacle